

Revoir, savoir chez Schreber

Mathinées lacaniennes, 31 mai 2008, intervention de Jorge Cacho

Jorge Cacho

D'abord je suis très content que Muriel (Drazien) soit là, je vais dire pourquoi ! Parce que c'était avec elle, il y a tant d'années à Rome, il ne faut pas le dire... enfin, c'est pour dire que l'amitié n'est pas incompatible avec le savoir. C'est grâce à elle d'ailleurs que j'ai été - à l'époque j'étais plutôt freudien - c'est grâce à Muriel et à son travail sur l'analyse lacanienne, sa formation théorique, que j'ai été introduit à ce mode si divers de celui de Freud. On dirait même que par certains côtés, ça n'a pas grand-chose à voir - on va voir si ça tient ou pas.

Je n'ai pas pu assister au séminaire d'Henri (Cesbron-Lavau), mais je suis arrivé à la fin de ton exposé et j'ai trouvé cette question de la complétude du savoir une question fondamentale, non seulement pour les psychotiques mais pour nous, puisque c'est dans la psychose que ça apparaît d'une manière dévoilée, comme Lacan dit « en surface » de ce qui est refoulé chez nous. C'est ce rapport au savoir, c'est cette recherche d'une complétude dans le savoir qui nous rend fou ! Et je crois que de ce point de vue l'analyse est un antidote, c'est une thérapie entre guillemets de cette folie d'un savoir absolu et totalitaire - pas seulement total mais totalitaire - avec des effets qui comme Lacan le dit, est une défense contre l'angoisse du vide. Du vide dans le savoir.

Pour certains - je crois qu'il y a là quelques uns qui étaient venus à un exposé que j'avais fait au Collège de psychiatrie - je vais reprendre cette question que j'avais abordée à ce moment là en l'élaborant un peu différemment, parce que je voulais avancer sur cette question qui est le rapport du sujet au savoir, et donc à la vérité nécessairement.

Pour le faire, j'ai pris un exemple - merveilleux comme toujours - chez notre maître, Schreber. ... Virginia a rappelé que les deux, Schreber et Cantor, sont passés par la même clinique. Le cas de Schreber a permis à la psychanalyse d'avancer dans quantités de questions. Notamment celle du transfert, de toutes les conséquences de la théorie du transfert chez le psychotique, et de son impossibilité même pour certains. Dans le cas de Cantor, je disais à Henri que ce serait bien qu'il y ait des écrits... il y en a, mais peut-être pas d'écrits qui permettent de saisir la question posée (*à la fin de l'intervention d'H. Cesbron-Lavau*) est-ce que la psychanalyse lacanienne aurait permis à cet homme (Cantor) de saisir une position autre ou pas ? Qui ne dépend pas seulement du talent de l'analyste, mais qui dépend surtout de l'articulation théorique qu'on en fait, par exemple sur la question du savoir puisque c'est par ce biais que j'ai cru saisir... Alors c'est là-dessus que je vais aborder ce problème.

Ce qui est assez étonnant à mon sens, c'est que Freud fait une interprétation d'un rêve ou de plusieurs rêves de Schreber qui est la suivante. Je vais lire le texte :

Freud, commentaire au *Pdt Schreber* p 290 : *Ne sachant rien de la causation de la première maladie - vous savez qu'il a eu deux maladies - qu'il serait indispensable de comprendre pour pouvoir vraiment élucider la seconde et plus grave maladie, il nous faut maintenant nous lancer à l'aventure dans l'inconnu. Voilà déjà une position analytique essentielle, nous sommes dans une aventure dans l'inconnu, dans le non connu. Ce n'est pas dans le registre du connu que nous pouvons faire quoi que ce soit, c'est dans le registre de l'inconnu. C'est vrai que Lacan va formuler cette question autrement, il va différencier - je ne vais pas insister là-dessus - connaissance et savoir. Là, Freud insiste quand même en disant qu'il y a là un trou qu'il appelle l'inconnu, et qu'il relie au fait que nous ne savons rien de ce qui a présidé*

l'organisation de la première maladie. Donc, c'est sur cette ignorance biographique du malade, de l'anamnèse, que Freud va avoir le courage de rentrer dans cette question.

Nous le savons : au cours de l'incubation de la maladie (c'est-à-dire entre la nomination de Schreber, en juin 1893, et son entrée en fonction, en octobre 93) – donc la même année mais avec une différence de quelques mois - il rêva à plusieurs reprises - voilà sur quoi il s'appuie, il ne s'appuie pas sur un savoir organisé par le dire du patient sur sa biographie, mais sur un rêve, et un rêve qui a la caractéristique de la répétition. Alors, est-ce que du fait que ça se répète, est-ce le même ? C'est la question que j'aimerais bien te poser (Henri). Est-ce que la répétition, c'est la répétition du même nombre, ou la répétition d'une différence ? Là, nous sommes dans un cas de répétition dans le rêve, autrement dit dans un savoir qui échappe au sujet. Il ne sait même pas que ça se répète. C'est une expérience de tout un chacun, en tant qu'analyste, d'entendre chez le patient la surprise d'avoir rêvé quelque chose de très semblable à un autre rêve dont il vous avait parlé quelques séances auparavant. Donc, il n'a pas cette idée que ça se répète. Ça pose la question : est-ce que ça se répète ou pas ? A nous, ça nous semble (se répéter) du fait de l'apparente identité, de cette incidence, mais est-ce du même qu'il s'agit ?

Donc ... *il rêva à plusieurs reprises que sa vieille maladie - (il se situe) donc après la première – ...sa vieille maladie nerveuse était revenue.* Voilà la manière dont Freud traduit ce rêve répété de Schreber entre la première et la deuxième. Vous savez comment dans l'interprétation des rêves, Freud donne à cette répétition d'un rêve de cette nature un caractère prémonitoire. Et Lacan reprend cette histoire, c'est-à-dire comme l'annonce qu'en effet, ça va se reproduire. (Or ici) ce n'est pas le cas. Nous sommes dans un cas où Freud ne suit pas sa propre théorie. Voilà un cas intéressant ! Où il ne se fie pas, il ne s'appuie pas sur un savoir qu'il avait lui-même établi concernant la théorie du rêve. Il est dans l'inconnu véritablement, mais pas seulement parce que le patient ne donne pas les conditions de l'émergence de sa première maladie, ce n'est pas à cause d'un manque dans le récit du patient, c'est parce que le savoir lui-même est inconnu comme tel. Donc voilà le rêve.

Alors, Freud se pose la question du rapport originaire - originaire au sens historique - du patient Schreber à son médecin. Immédiatement vous le voyez, il est manifeste qu'il sera porté à l'origine à son médecin, à Flechsig. Vous voyez tout de suite comment l'intelligence de Freud est d'orienter immédiatement tout le matériel produit par le patient dans l'axe du transfert, dans la relation transférentielle, dans la relation à l'autre. La question est de savoir à quel autre nous avons affaire.

Dans ce cas... *Ou peut-être le rêve... exprimait-il en somme cette nostalgie.* Freud va donner une lecture du rêve à partir du transfert, d'une modalité transférentielle qui serait propre à Schreber et sur laquelle Freud insiste dès le début du texte et jusqu'à la fin : c'est la nostalgie du père. Il met donc l'autre à qui ce rêve s'adresse - puisque le rêve est un message adressé à l'autre - il va immédiatement le nouer à la problématique de la nostalgie. Problématique très complexe : ce n'est pas la tristesse, la nostalgie. Ce n'est pas la mélancolie, vous savez combien il y a eu de différenciations dans le champ des affects entre ces différents versants d'un axe qui semble établir des liens entre ces différentes modalités : tristesse, nostalgie, mélancolie etc. etc. On est, selon Freud, dans le registre de la nostalgie, et de la nostalgie du père, et il traduit à partir de ce repérage. *Ou peut-être le rêve : « la vieille maladie est revenue », exprimait-il cette nostalgie : « je voudrais revoir Flechsig ».* Voilà l'interprétation étonnante et inattendue de Freud. Ce n'est pas « je voudrais voir Flechsig ». Ce n'est pas non plus « je voudrais rencontrer Flechsig, ce n'est pas non plus encore « je voudrais dénoncer Flechsig ». C'est « je voudrais revoir Flechsig ». Il s'agit pour moi - je ne sais pas pour Freud

ou pour Flehsig – pour moi, il s’agit d’une *révision*. Ce n’est pas dans le registre du voir, c’est dans le registre de la révision du savoir.

Freud met en garde les analystes : *Notre ignorance du contenu psychique* – qu’est-ce que ça veut dire « *je voudrais revoir Flehsig* » ? C’est sur l’ignorance que se fonde la démarche. *Notre ignorance du contenu psychique de la première maladie nous empêche d’aller plus loin dans ce sens. Peut-être un état de tendre attachement avait-il subsisté en Schreber à titre de reliquat de cet état morbide.* Il va revenir (p 294) sur la problématique de la nostalgie. *En termes plus concrets, le médecin ayant rappelé d’une manière quelconque son père ou son frère au malade* - donc vous voyez la théorie du transfert de Freud : le médecin comme étant le souteneur des imagos – pour employer un terme que Lacan avait utilisé au début de sa démarche – des imagos paternel ou fraternel. *Celui-ci - le malade - a retrouvé dans le médecin son frère ou son père, et alors il n’y a plus rien de surprenant à ce que, dans certaines circonstances – il ne dit pas lesquelles – ...la nostalgie de cette personne substituée - il s’agit donc d’une substitution, d’une métaphore si nous le prenons comme il faut – ...se réveille et exerce une action d’une violence que seules son origine et son importance originelle permettent d’expliquer.*

Donc, c’est une nostalgie qui est le réveil d’un lien ancien de Schreber à ces figures majeures qui ont modulées son existence, et dont nous savons quelque chose, très peu puisque le chapitre où il parle de sa famille a été éliminé. Ce n’était pas convenable, pas soutenable. Mais nous savons qui était son père, enfin je ne vais pas revenir là-dessus. C’est donc en allant voir ce qu’il s’était passé lors de la première maladie puisque c’est elle qui revient. Ce que nous savons par le malade lui-même, chapitre IV des « *Mémoires d’un névropathe* », à partir de la p 44 dans l’édition française.

Je veux remarquer ce qui me semble pouvoir nous amener à élaborer un peu cette problématique du rapport du sujet au savoir et à la vérité dans les psychoses. Freud rappelle dans ce chapitre IV - chapitre charnière, dont tous les analystes se sont occupés - il rappelle ce qui s’est passé lors de cette première rencontre. C’est d’autant plus étonnant que ce texte a été écrit une fois que Schreber était guéri de sa maladie. Autrement dit, qu’il était toujours fou, toujours paranoïaque, mais il avait une position à l’égard de sa propre folie qui lui permettait d’écrire d’une manière non folle à l’époque où il ne l’était pas encore. C’est donc une position très singulière : lui-même apparaît comme divisé en plusieurs strates, entre le fou qu’il est, et dont il est guéri à sa manière - à la manière d’un fou - et cette période où il ne l’était pas encore. Ça pose une autre question : qu’est-ce qu’un analyste peut faire comme traitement de la psychose et notamment de la psychose paranoïaque ?

Pendant cette maladie – la première, maladie dont on ne sait pas grand-chose sinon qu’il y avait des symptômes qu’on appelle hypochondriaques, des symptômes concernant les battements du cœur et une fatigue très grande que ce médecin avait considéré comme effet de la surcharge de travail du fait qu’il avait été nommé à un poste fort important, qui témoignait justement de la valeur de cet homme remarquable. *Pendant cette maladie j’avais été tout spécialement favorablement impressionné* - c’est très subtil, vous allez voir, je vais lire cette page. Ces nombreuses subtilités ne sont pas là uniquement pour aiguïser notre intelligence, mais pour pouvoir accompagner un patient dans la complexité de sa démarche, que ce ne soit pas un cas comme un autre au sens de l’égalité. C’est un cas Un, comme un autre Un, mais ce sont des Uns. Il était donc favorablement impressionné *par les méthodes thérapeutiques du Pr Flehsig* – il ne dit pas que Flehsig lui-même... mais ses méthodes.

Maintenant il va donner quelques éléments et en faire une critique acerbe. C’est très subtil et délicat d’une certaine manière. *Dès cette époque, déjà, de ma première maladie, je pensais, et je le pense toujours, que le psychiatre* - maintenant il introduit Flehsig dans la classe, vous

voyez tout de suite cette méthode qui est la sienne à lui Schreber de classifier, autrement dit de considérer le sujet faisant partie d'un ensemble en fonction par exemple d'une profession. *... je le pense toujours, que le psychiatre ne peut sans doute jamais tout à fait éviter, vis-à-vis de nombre de ses malades mentaux, d'avoir recours à de pieux mensonges.* Voilà comment il introduit immédiatement la question de la vérité, dans ce qui fait le nœud qui lie le psychiatre - en laissant en suspens que peut être Flechsig n'était pas comme ça, mais du fait d'appartenir à une classe, il est obligé d'employer une méthode - puisqu'il insiste sur la méthode - qui fait que le sujet comme tel disparaît. Ça pose la question justement du discours de la science, du discours médical comme étant scientifique. Et on va voir le déroulement de cette prétention scientifique de la médecine qui est en plein exercice actuellement. Le malade est entouré d'un tas d'objets, et les médecins qui regardent les fonctionnements de ces appareils... et le pauvre malade est en train de crever, et ils sont là, ils commentent ce qui se passe ... (rires). C'est la méthode, comment pourrait-on l'appeler ? ...

Schreber immédiatement, et c'est ce qui est propre au psychotique, a l'intelligence de placer les questions là où il faut : dans le registre de la vérité. De la vérité comme mensonge, mais pas au sens où Lacan nous apprend ce lien interne entre la vérité et le mensonge. Celui qui dit « je mens », il dit la vérité. Il ne sait pas qu'il dit la vérité ; autrement dit, que la vérité, si effectivement c'est un dire, c'est un dire dont le rapport au savoir n'est pas évident, c'est un rapport de négation. C'est vérité *moins* savoir, dans l'écriture lacanienne. Chez Schreber c'est une autre modalité, c'est que c'est un *pieux mensonge*, et nous allons voir dans le déroulement du texte ce que sont les connotations Schreberiennes du pieux mensonge. C'est un mensonge pieux, autrement dit, ce n'est pas de l'ordre de la méchanceté, il y a de la piété dans ce mensonge. Mais il doit à propos de ce mensonge - vous voyez l'insistance du mensonge dans le lien - observer toujours la plus extrême circonspection. Chose qui ne s'observe pas - ce serait mieux s'il était un peu paranoïaque - les paranoïaques ne sont pas dans la circonspection, actuellement en clinique.

Or, en ce qui me concerne, il n'y avait guère lieu d'y recourir – il n'avait pas besoin de recourir au pieux mensonge. Alors pourquoi ? C'est là où avance la position subjective, je vous le rappelai ainsi entre guillemets - c'est Lacan qui parle de la position subjective du psychotique - nous y reviendrons à la fin. ... *Or, en ce qui me concerne, il n'y avait guère lieu d'y recourir ; on eût dû bien sûr reconnaître tout de suite en moi l'être d'esprit élevé que j'étais.* Pourquoi n'aurait-il pas dû avoir besoin d'utiliser des pieux mensonges ? Parce qu'il *aurait dû reconnaître...* - donc vous voyez, c'est aussi cet élément de la non reconnaissance - *tout de suite en moi l'être d'esprit élevé que j'étais.* Vous voyez dans quelle position il se place. Tout de suite dans le registre de la vérité, le registre de la reconnaissance mais comme défectueuse en tant que la rencontre étant organisée par la rivalité. Nous verrons quel type de rivalité.

Vous voyez comment tout de suite ça suffit, ces remarques pour saisir assez vite où nous en sommes, dans quel panorama ... dans quel tableau : *...doué lui-même d'une intelligence et d'une perspicacité exceptionnelles.* Il se met donc dans la situation d'exception, et même (si cette situation d'exception est) dans le registre de la supériorité, c'est une exclusion. *Et véritablement, que pouvais-je entendre d'autre que pieux mensonges lorsque, par exemple – maintenant il donne des exemples pourquoi il pense que c'étaient des pieux mensonges – le Pr. Flechsig voulait faire passer ma maladie pour une simple intoxication au bromure.* On a immédiatement la question de la cause liée à la problématique de la vérité. Quelle est la cause de ce qui m'arrive ? Eh bien la médecine établie va dire c'est une intoxication au bromure. Et nous ne pouvons pas l'entendre comme une métaphore, dans sa bouche, à *mettre au compte d'une prescription* – donc quelqu'un qui lui a fait du mal, tout de suite la dimension persécutive.

De même, il me semble que j'aurais certainement pu être délivré bien plus rapidement de certaines idées hypochondriaques - maintenant, une remarque sur laquelle je vais m'arrêter tout de suite qui va pouvoir nous aider - ... qui me dominaient alors, notamment celle de maigrir. Il avait le sentiment qu'il perdait du poids. ...si l'on m'avait laissé apprendre à me servir tout seul de la balance qui servait à peser les malades. Cette balance de la clinique universitaire était en effet d'une conception singulière, inconnue de moi. Néanmoins, ce sont là choses de détail, que je ne tiens pas pour tellement importantes ; on ne peut raisonnablement espérer du directeur d'une grand maison de santé - ces centres de santé de malades mentaux, maintenant ça n'existe plus, ils sont dans la rue - ... qu'il approfondisse la conformation mentale d'un seul d'entre eux de façon toute spéciale.

Donc, vous voyez dans quel registre se situe le lien transférentiel de Schreber à son médecin, à Flechsig, qui témoigne – je ne vais pas relire, il y a d'autres pages merveilleuses... *Lorsque je repense à ce temps rétrospectivement* – donc à la première maladie - *tout paraît me dire que le plan thérapeutique du Pr. Flechsig avait dû consister à amener l'effondrement nerveux aussi loin que possible...* Vous voyez, dans la même page pratiquement, il passe d'une interprétation qui est au fond bienveillante, il reconnaît que c'est sa méthode parce qu'il était médecin, mais que peut-être... d'autre part, ça ne l'empêche pas d'être très reconnaissant, sa femme surtout était reconnaissante à Flechsig, un médecin qui était à l'époque le substitut de Bleuler, donc c'était dans la grande tradition clinique allemande.

Lacan, dans son texte des « *Ecrits* » *Fonction et champ de la parole...*, fait une remarque concernant l'homme aux loups, par rapport au forçage de Freud quant à l'établissement des dates, des chiffres. Des dates concernant la scène traumatique, qu'il aurait observée pour la première fois. Vous savez tous ces débats, si c'était 4 ans et demi, ou 5 ans... et Lacan reprend ce forçage de Freud en disant que Freud faisait reposer la balance de la vérité sur le seul couteau – puisque ça tranche, le seul ! Il ne l'exclut pas, mais le problème c'est que c'était le seul – le seul couteau de certitude des dates. Voilà une remarque qui reprend un peu ce dont nous parlions à l'instant. Est-ce que la certitude des chiffres, puisque les dates sont des chiffres, est-ce qu'elle peut être la seule, pour l'analyste ? Autrement dit, quelle est pour l'analyste la relation entre le chiffre, la lettre et le signifiant ? Est-ce que le couteau de (la) date est le seul qui doit présider la fonction majeure de l'analyste, qui est celle de couper, de couper la séance par exemple. Sur quoi se fondait-il pour le faire ? Se fonde-t-il sur un seul couteau, où y en a-t-il plusieurs ? Et à quelle occasion va-t-il faire appel à l'un ou à l'autre ou aux deux, trois... mais je voulais quand même faire une remarque, nous ne pouvons pas nous appuyer si j'ose dire, quitte à nous couper nous-même, sur un seul couteau.

Ce qui est très intéressant là, cette métaphore de la balance chez Lacan, c'est pourquoi j'ai insisté sur cette scène isolée d'une manière si aiguë par Schreber où il voulait se peser lui-même, tout seul, sans passer par l'autre, sans passer par l'évaluation de l'autre, par la lecture de l'autre, donc en protestant du fait que Flechsig ne l'a pas laissé se peser tout seul, du fait que cette balance fonctionnait autrement. Comme s'il n'était pas capable d'apprendre par lui-même le fonctionnement de la balance. C'est la balance bien sûr de la vérité dont il s'agit. La question est de savoir de quelle vérité. Est-ce la vérité à laquelle j'aurai(s) accès tout seul ou est-ce la vérité qui se constitue du passage d'un signifiant à un autre signifiant ? C'est de la référence d'un signifiant à un autre que se constitue le rapport à la vérité. Autrement dit, le rapport à la vérité ne peut être un rapport psychanalytique, analytique disons, que dans la mesure où il y a cette relation dialectique entre les signifiants. Sinon, nous sommes dans un autre genre dont je viendrais indiquer les coordonnées, qui est celui bien sûr de la certitude, ce que Lacan appelle certitude paranoïaque, qui est la certitude tout court, c'est la nôtre !

C'est très intéressant ce que Virginia - très gentiment - vous a fait savoir ou que vous savez déjà me concernant, c'est-à-dire que je m'occupe avec d'autres dans la démarche du Collège en tant que transmission du savoir. Et une des choses que j'ai apprises pour moi-même, c'est la difficulté énorme que nous analystes nous avons à l'égard du savoir analytique comme tel. C'est-à-dire ces défenses permanentes que nous avons aussi bien dans la cure que dans l'enseignement à propos de la transmission du savoir théorique, de vouloir – comment dire – éviter à tout prix l'émergence du creux dans le savoir. Sous ces formats(?) cliniques variés, pathologiques de la vie ordinaire, que ça n'apparaisse pas... que je puisse... quitte à nier la complexité du texte, de venir tout de suite clore le texte... et étouffer les patients. Ça nous arrive, à cause de l'angoisse, mais de l'angoisse de l'analyste, du fait que son rapport au savoir n'est pas à la bonne place, pas à la bonne place ne serait-ce que parce que l'articulation théorique n'est pas la bonne. Et de ce point de vue là, Lacan nous a vraiment aidés, si nous voulons le travailler. Lacan nous aide énormément à nous repérer autrement, concernant ces problématiques. C'est un véritable problème, le rapport au savoir.

Il y aurait beaucoup de choses à dire, ne serait-ce que sur la problématique du savoir, pourquoi cette vérité Schreberienne que Freud isole tout de suite comme relevant du registre transférentiel, comment cette vérité se manifeste dans le sommeil, dans le rêve. Autrement dit, où nous introduisons par le mécanisme physiologique, par le réel du corps, nous introduisons comme ça sans le vouloir souvent, dans un rapport au savoir qui nous dépasse totalement. C'est dans le sommeil que ça s'opère, ce n'est pas innocent cette affaire.

Vous savez comment Freud dans la métapsychologie - son texte sur l'inconscient - insiste énormément sur la fonction du sommeil et la pathologie qui s'en dérive du fait justement de la suspension moïque qui permet l'émergence d'un savoir Autre. D'un savoir plein de creux, qui nous terrifie à tel point que... ou bien nous développons des symptômes concernant ces rituels reposants du sommeil, c'est-à-dire les symptômes typiques de l'insomnie, où justement cette entrée permanente dans un sommeil qui n'est pas seulement celui de la nuit mais celui de la vie courante dans lequel nous baignons, le sommeil non pas de la docte ignorance mais de l'ignorance.

C'est donc dans ce moment là que Freud isole cette formation de l'inconscient si particulière qui est le rêve, que Freud considérerait comme la voie royale, c'est-à-dire la voie d'accès au savoir inconscient. Pour lui, bien sûr la plus complexe mais la plus sûre – à condition de la suivre, condition rare. A la suivre comment? Dans sa structure signifiante, par les mécanismes de la métaphore et de la métonymie, comme il nous apprend à le faire.

C'est donc dans l'économie du sommeil qu'apparaît cette vérité transférentielle, de la modalité transférentielle de Schreber à son médecin.

Qu'est-ce que nous pouvons dire – et si j'ai pris ce texte, c'est là où je veux avancer - avancer un peu sur la problématique du rapport du savoir, de la vérité et de la folie – la *Verwerfung*, de la folie dans sa structure radicale, dans le mécanisme qui l'organise selon Lacan qui est la *Verwerfung*, qui est le rapport entre les trois. Là-dessus, j'ai essayé d'approfondir quelque chose que Lacan aborde d'une manière très concentrée et très problématique à mon goût, enfin je crois que c'est très obscur en fait, pas par l'articulation elle-même, mais par la difficulté que nous avons dans notre rapport au savoir. Je vais essayer.

Dans le texte de Lacan de 1965 « *La science et la vérité* », savoir et vérité, savoir scientifique, science, mais science aussi au sens ancien de *scire*, le savoir. Lacan, sans l'établir comme je vais essayer de le faire, amène des éléments qui nous permettent de voir un type de rapport entre savoir S2 et psychose, c'est-à-dire *Verwerfung*. Est-ce qu'il y en a? C'est la question que je me suis posée. Est-ce que nous avons dans ce texte des éléments qui nous permettraient d'élaborer quelque chose qui est au cœur du traitement des psychotiques? C'est le rapport à

la vérité. Et au savoir. Alors, dans ce texte « *La science et la vérité* » Lacan établit ce rapport entre les deux... mais le savoir, dans trois modalités, très actuelles, qui sont la science – donc le savoir et la vérité dans la science – dans la religion et dans la magie, en les divisant – c’est une division que Lacan établit de manière très curieuse - selon les trois modalités structurales, à partir du mécanisme qui les organise.

Autrement dit, corrélativement, la *Verdrängung* pour la magie – c’est curieux – la *Verneinung* pour la religion – la dénégation, ce qui pose des questions très actuelles, ces discours sur la religion, même en France qui a été un pays laïc, eh bien maintenant, il y a cette forme particulière du retour du religieux, puisque Virginia vous a dit que je suis quelqu’un qui serait... je vais vous pourquoi la théologie m’a toujours intéressé, parce que c’est le discours, à part celui de la psychanalyse, qui pose les questions les plus aiguës concernant l’existence humaine. Il n’y en a pas d’autres. D’où l’intérêt de l’analyste à en savoir un peu, pas seulement parce qu’il a en cure des patients qui relèvent de ces traditions religieuses, mais parce que le discours religieux comme tel, c’est-à-dire l’articulation logique de la religion, de l’expérience religieuse, c’est un discours qui aborde... justement sur lequel beaucoup de gens, même des collectivités entières, se sont appuyés pour soutenir leur existence. Et on voit les effets de la disparition d’un discours qui soutenait l’existence subjective. Pour Lacan, le mécanisme organisateur qui soutiendrait le discours religieux serait la dénégation, c’est curieux quand même. Le déni serait celui qui préside l’organisation du savoir magique. Je fais seulement ces connexions pour voir un peu ce que nous pouvons dire.

Donc, ce rapport entre science et vérité dans le registre de la psychose, autrement dit de ce entre guillemets discours organisé par la forclusion, la *Verwerfung*, ça permet que cette forclusion opère – pourquoi, j’essaierai de vous le dire – une solidification du premier couple signifiant S1-S2.

Autrement dit, cet effet sur lequel Lacan dans cette période – et d’autres d’ailleurs - insiste, ce qu’il va appeler cette forme particulière de l’holophrase. (Forme) qui n’est pas exclusive de la psychose, Lacan la rend présente et opératoire dans le registre psychosomatique, c’est l’autre phénomène clinique. En elle-même, cette forme de l’holophrase n’est pas indicative de la structure. Elle est limitative disons, mais c’est intéressant quoiqu’il en soit du rapport de cette forme holophrase avec la structure.

Ce qui est important c’est que par elle-même cette forme discursive opère une solidification du rapport entre S1 et S2, coalescents. L’un ne renvoie pas à l’autre, il n’y a pas une coupure, une différenciation entre l’un et l’autre. D’où cet effet d’exclusion du sujet, puisque le sujet n’est que l’effet de ce passage d’un signifiant à l’autre. Il n’est que l’effet représenté, ce n’est pas dans l’ordre de l’être mais dans l’ordre de la représentation. C’est-à-dire que ça peut disparaître, si ça peut apparaître c’est que ça peut disparaître, s’il est présent c’est qu’il peut être absent. Le contraire n’est pas toujours vrai, ce qui est absent ne peut pas nécessairement être présent. C’est donc l’impossibilité de ce passage d’un signifiant qui représente le sujet pour un autre signifiant, on voit tout de suite comment la solidification signifiante, cette trilogie S1 \$ S2, ou dans un ordre différent ce serait à voir... mais de toute façon c’est une trilogie, une trinité.

C’est cette solidification du premier couple signifiant qui fait que dès lors, la représentation se manifeste sous forme hallucinatoire dans le réel dans le cas des psychoses, ou sous une autre forme de manifestation du savoir puisque ces hallucinations apprennent, transmettent un savoir au patient, mais un savoir qu’il ne peut pas questionner. C’est un savoir qui d’une certaine manière le fonde comme sujet psychotique, si je peux employer ce terme, permettez le moi pour l’instant, nous y reviendrons à la fin puisque Lacan parle de la position subjective du sujet dans la psychose.

Donc, du fait de cette coalescence, de cette solidification entre les deux signifiants, c'est cette modification du nouage entre les trois registres, puisque le savoir va se manifester dans le réel. Il ne serait pas l'exclusive - si j'ose dire - du registre symbolique, comme nous tendons en général à le concevoir. C'est dans la parole, dans l'articulation langagière, bien sûr déterminée par le réel, mais nous voyons de la solidification de ce couple de signifiants, une manifestation immédiate, c'est que le savoir ne se manifeste plus dans le registre du symbolique mais sous celui du réel, sous cette forme particulière hallucinatoire, autrement dit comme un rêve, c'est-à-dire cette régression topique dont parlait Freud de la libido dans le cas de la psychose, régression à la phase initiale, hallucinatoire, de la satisfaction hallucinatoire ...

Je ne vais pas tout reprendre, il s'agit de questions très complexes, c'est pour vous dire combien ces questions sont très articulées les unes aux autres, on ne peut pas couper comme ça sans tenir compte des liens subtils des registres du nouage et du passage entre les ronds du nœud et qui permet que la coupure produise des effets qui ne soient pas catastrophiques – ça peut arriver.

Donc, le savoir du fait de la solidification de la chaîne se manifeste dans le réel comme hallucinatoire, ou encore - et c'est le cas de Schreber, les deux ne sont pas exclusifs - sous la forme d'un savoir infini, infinitude du savoir. Est-ce que l'infinitude du savoir sous sa forme psychotique n'est pas la conséquence de la solidification signifiante ?

Vous savez que Lacan a abordé cette question du rapport d'un signifiant à un autre dans la psychose sous des formes très variées. Il parle de l'holophrase, de solidification, mais il parle aussi de non dialectisation dans son séminaire sur les psychoses. Comment le signifiant perd sa dimension dialectique, autrement dit, qu'il ne renvoie pas à un autre. Il nous semble répéter toujours les mêmes histoires théoriques que nous savons par cœur, encore que si nous examinons attentivement ces énoncés lacaniens, de Lacan précisément, cette impossibilité de dialectisation, ça implique que nous avons affaire à quelqu'un à qui nous ne pouvons pas nous adresser n'importe comment, parce que nous devons tenir compte du fait que notre parole ne sera pas dialectisée, non seulement non dialectisée, c'est que si jamais elle arrive à destinataire, elle serait nécessairement entendue dans le registre parfaitement énoncé par lui à la suite de la première remarque que Flechsig était celui qui cherchait sa destruction.

Autrement dit, que toute parole qui viendrait d'un Autre – pas de l'autre mais d'un Autre, même si l'analyste essaie de présenter une position comme ça un peu hein... Je me rappelle d'une histoire, je peux la raconter parce que c'était quelqu'un qui me voulait du bien et qui m'a envoyé un patient, comme il savait que je m'intéressais beaucoup à la psychose en général et plus précisément à la version disons moderne du délire de négation, eh bien il m'avait envoyé quelqu'un qui l'avait beaucoup inquiété dans son bureau, qui était un patient schizophrène dans une situation de grande inquiétude psychomotrice et qui avait ce délire de négation. Il me l'a envoyé pour que moi, spécialiste dans le délire de négation, je puisse le guérir. Mais ce qui m'est arrivé, c'est quelque chose que je n'oublierai jamais et que j'ai appris de ce patient – par obligation, ce n'est pas que j'ai réfléchi ou quoi – c'est que ce patient qui était très inquiet et menaçant, le délire de négation chez ce patient étant un des aspects secondaires de la constitution délirante, il avait là (*J. Cacho montre sa poitrine*), pour me montrer que c'était là, il venait me frapper moi, là. Justement lui c'était le mien, et vice versa. Vous voyez cette inversion des positions mais pas au sens de la rivalité, mais au sens de cette impossibilité du point fixe. Il était dans l'autre et l'autre était dans lui. C'était menaçant quand même. Le fait est que ça a duré très longtemps, il circulait dans mon cabinet qui est plutôt large, il faisait ses promenades, il se rapprochait, il me tapait comme ça, voyait si je tenais le coup ou pas... A un certain moment je lui ai dit que bon, je considérais qu'on

pouvait arrêter la séance - si j'ose dire - et qu'éventuellement s'il voulait revenir, il pouvait m'appeler. Il n'en était pas question. Il avait trouvé un lieu pour se promener devant quelqu'un. Je me suis senti menacé au début, et puis je me suis dit la vie en elle-même c'est un risque (rires) et puis d'autre part, j'avais un sentiment d'un grand intérêt. Que doit être la vie de quelqu'un qui se sent en permanence menacé ? C'est quand même étonnant. Alors, qu'est-ce qu'il faut pour pouvoir l'entendre ? C'était absolument nécessaire que je puisse me débarrasser de cette inquiétude et de cette angoisse si forte. Le fait est que j'ai trouvé un moyen - ça a duré des heures cet entretien - et à un certain moment j'ai trouvé le moyen qu'il parte, en lui disant - ce qui était vrai ! - écoutez monsieur, je suis très fatigué, et comme vous me dites vous-même que vous avez ce sentiment d'être très fatigué, peut-être que ce serait bien que nous arrêtions. Et ça, il l'a accepté, je l'ai raccompagné à la porte. C'est pour vous dire que le fou vous apprend lui-même comment vous en tenir. Si votre rapport au savoir n'est pas trop injuste - je ne dis pas un rapport qui soit juste, mais qui ne soit pas trop injuste - qui soit soutenu par un certain désir, eh bien cette modalité d'apparition du savoir dans sa forme hallucinatoire ou dans sa forme...

V. Hasenbalg : il est revenu ?

J. Cacho : non, heureusement pas. Pas seulement pour moi mais pour lui. Le problème, parce qu'il était très altéré... il m'a appris beaucoup de choses, concernant ce qui lui était arrivé. C'est que ce patient avait été interné plusieurs fois. Dès qu'il sortait il ne prenait plus le (traitement), car il considérait que les médecins voulaient l'empoisonner. Donc il arrêtait le traitement, il devenait très violent et les gens du quartier étaient très inquiets. Ce que m'a raconté son psychiatre, celui qui me l'a envoyé. Ce sont les gens du quartier qui voyant là qu'il y avait un psychiatre, lui ont envoyé le patient. Le psychiatre a voulu l'interner et le patient ne voulait surtout pas. Il l'a laissé partir en lui donnant mon adresse... ce qui n'était pas mauvais. Je ne sais pas ce qu'il est devenu, je suppose que son destin n'était pas bon du tout. Ça... comme la vie, nous n'avons jamais la certitude, la garantie de quoi que ce soit. Peut-être a-t-il toujours cette existence très difficile. Alors, y a-t-il eu quelqu'un qui a pu le soulager un peu pour qu'il puisse tenir cette existence curieuse, étonnante, qui a pour nous concernant le savoir quelque chose d'étonnant et d'important ? Nous en général - sauf en analyse, je n'irai pas plus loin - nous avons une tendance à nous accommoder d'un savoir déjà établi, qui nous rend comment dire... qui nous rend pas très vivants, pas très ek-sistants.

L'holophrase... comme cette solidité qui empêche la dialectique, c'est-à-dire l'ouverture d'un signifiant à un autre signifiant et donc la possibilité d'émergence du sujet. D'un sujet dont le statut, ne l'oublions jamais, est celui de l'aphanisis. C'est ça le sujet de l'analyse, ce n'est pas le sujet de la science - si on peut évoquer ce terme dans la science - ni non plus le sujet de la religion ni celui de la philosophie. C'est un sujet évanescent. Autrement dit qu'en permanence, pas d'une manière angoissée, si l'analyse nous amène quelque part, entre autres et je crois que c'est un effet très important, c'est de réduire l'angoisse.

(Réduire l'angoisse) pas par la disparition de la vérité, mais justement parce que de la vérité on a su quelque chose, qui fait que le sujet puisse se tenir dans son rapport à la vérité d'une forme qui ne soit pas dans la dénégation et justement (pas) dans la solidification, qui ne soit pas solide voilà, l'analyste solide, une métaphore de l'analyse. L'analyste ne doit pas être solide. C'est très difficile de tenir cette position, et je crois que le travail que nous faisons comme analystes, ça nous amène si nous ne sommes pas trop fermés, ça nous amène à maintenir cette ouverture, pas seulement pour nous-mêmes, mais pour entendre quelque chose de ce savoir qui ne se sait pas.

Une dernière remarque, contrairement au névrosé, si la psychose nous intéresse, c'est parce qu'elle dévoile – c'est une manière de parler « dévoilé », ce n'est même pas un dévoilement puisqu'elle n'était pas voilée, cette vérité dans la psychose. Elle apparaît, c'est-à-dire qu'il n'y a pas cette modalité névrotique d'un intérieur et d'un extérieur, c'est en surface comme dit Lacan, c'est un savoir en surface, d'où souvent la facilité à le lire, mais pas à en tirer les conséquences. Parce que comme nous savons le lire, eh bien nous nous débarrassons des conséquences de cette lecture.

Contrairement au névrosé pour qui le savoir S2 est une écriture très particulière, c'est une lettre S – pas un signifiant – et un chiffre. Le rapport entre les deux, je laisse en suspens cette question qui me semble essentielle dans le maniement de la cure. Ce n'est pas un seul couteau, je reviens à cette métaphore lacanienne. Donc, contrairement au névrosé pour qui le savoir S2 est celui de l'inconscient, autrement dit un savoir écrit par Lacan dans le séminaire « *D'un Autre à L'autre* », un savoir dont la vérité – donc savoir sur la barre – est que c'est un savoir qui ne se sait pas, vérité moins savoir. C'est une des lectures de cette écriture.

C'est donc un savoir acéphale, qui n'a pas de tête, mais du fait de ne pas avoir de tête, cela ne l'empêche pas de faire à sa tête, ce qui nous dérange profondément, il fait à sa tête. Alors l'analyste, doit-il refouler ce savoir ? Quelle est la fonction analytique propre dans l'établissement du rapport du sujet au savoir ? Savoir dans la névrose supposant un sujet, d'où la possibilité du transfert analytique, puisque c'est un savoir qui suppose un sujet, et d'où du fait d'avoir un sujet supposé à ce savoir, de là découle l'efficacité de l'intervention de l'analyste.

Le paranoïaque se présente comme – je ne fais que reprendre le texte de Schreber – privé, dépossédé, exclu de ce savoir. Mais pas d'une manière hystérique, c'est privé, exclu, dépossédé de ce savoir par une intention détruisante de l'autre à son égard.

Vous voyez bien comment l'intuition, si je peux l'appeler ainsi, de Lacan de concevoir dès le début et jusqu'à la fin – avec des modifications que je n'ai pas pu pas aborder aujourd'hui, question de temps et sans amplifier cela mais je ferais tout de même une remarque. C'est que dès le début et jusqu'à la fin de son travail sur les psychoses, sur le statut de l'inconscient, Lacan a tenu ferme, dans le sens qu'il a toujours abordé et privilégié dans la structure psychotique la dimension déterminante de l'imaginaire, mais dans quel sens ?

C'est là où je reprends le terme de Freud, ce texte merveilleux, que vous aurez plaisir à lire sûrement, dans « *Métapsychologie* », qui s'appelle « *Complément métapsychologique à l'analyse du rêve* », c'est un texte bref où il fait tout un développement de ce qu'il appelle la régression topique, que Lacan reprendra dans un autre sens.

Voilà la différence entre Lacan et Freud, puisque pour Freud c'est là, le rêve induit une régression topique au sens de la libido. De cette matière libidineuse qui dans le rêve passe de son statut de relation à l'objet à son statut régressif, régression topique, au moi narcissique. C'est le moi qui est investi dans le rêve, la libido se détachant du monde extérieur – comme des vases communicants, c'est très simple le modèle freudien – ça se réduit du côté de son rapport à la réalité, pas tout à fait... mais toute cette libido qu'il retire dans ce rapport à l'objet il l'investit sur lui-même, c'est-à-dire sur son narcissisme.

Cette conception topologique freudienne Lacan va l'articuler tout autrement, à partir du registre qu'il a toujours privilégié dans la psychose, la topique imaginaire dans ce sens là, cette régression topique du stade du miroir. C'est une régression dans l'espace – elle est topique – et non dans le temps comme Freud le considérait. Elle est localisée, et elle implique un retour à la logique propre de l'imaginaire.

Voyez comment Lacan articule d'un côté le registre imaginaire et la logique de l'imaginaire. Ce n'est pas l'imagination débordante à la Jung, c'est une logique, une modalité logique particulière dont nous allons voir en quoi elle consiste selon Lacan. Logique propre de l'imaginaire quand le nœud de la métaphore fait défaut. Logique qui s'instaure à partir du moment où un signifiant particulier, le nom-du-père, fait défaut.

Qu'est-ce que ce défaut introduit dans la logique, il est rationnel donc – ce n'est pas dans l'irrationnel que nous devons traiter la psychose comme certains ont cru pouvoir le faire – c'est une logique très stricte, seulement c'est la logique de l'imaginaire. En quoi consiste-t-elle, quand le nœud de la métaphore (paternelle) fait défaut, qui fait que loin de représenter cette unité idéale, le miroir, du fait de la *Werverfung*, cette unité idéale représentée en général par le stade du miroir, cette unité idéale, cette fonction vitale – Lacan donne à cette formation des connotations fondamentales pour la vie du sujet – cette fonction vitale est réduite à cause de cette logique, de la *Werverfung* – les termes sont tout à fait importants - *au tranchant mortel de la relation au semblable*.

Ce n'est pas réduite à la relation au semblable, c'est l'économie typique de la névrose. Ce n'est pas parce que nous avons repéré que c'est dans le registre de l'imaginaire que nous pouvons en tirer la conséquence que se serait explicatif de la psychose. Ça ne suffit pas, et de ce point de vue là le psychotique est beaucoup plus rigoureux que nous dans sa logique - contrairement à ce que nous pensons qu'il est irrationnel, qu'il lui manquerait la raison, comme une raison qui lui manquerait là, alors que c'est à nous que la raison manque, autrement dit que nous ne sommes pas suffisamment logiques, que nous sommes des lâches dans la logique. Lui, non.

Mais ne pas être lâche dans la logique ça a des conséquences. C'est donc que cette détermination imaginaire réduit le rapport du sujet à son semblable au tranchant mortel de la relation. C'est donc la mort, mais pas en tant que destinée de tout sujet y compris pendant la vie, puisqu'il disparaît dans son énonciation. Ce n'est pas la mort dans la vie, ce n'est pas non plus la mort comme terme de l'existence - il y a différentes modalités de rapports à la mort qui sont très complexes, très difficiles dans l'analyse à situer convenablement - c'est le tranchant mortel de la relation au semblable.

Je m'arrête là-dessus, sur cette question si essentielle, pour faire valoir comment le rapport au savoir est différent selon les modalités organisatrices des structures freudiennes des névrose, psychose, perversion. Voilà un peu en quoi ce bref rêve de cet homme extraordinaire qu'était Schreber m'a permis d'élaborer concernant ... et de continuer, parce qu'il y a beaucoup de questions (sur lesquelles il faudrait avancer).

H. Cesbron-Lavau : merci Jorge...

J. Cacho : ... les questions de l'infini du savoir que ton enseignement permet d'aborder et du statut du sujet psychotique, Lacan parle de position subjective du sujet psychotique, j'ai laissé de côté cette question qui mériterait un développement, peut-être l'année prochaine... voyez l'exemple de Cantor, de rapport au savoir... alors, quel est le nôtre ? Par quoi est-il organisé, par quel mécanisme ? Est-ce la dénégation, est-ce le refoulement, est-ce le déni, est-ce la *Werverfung* ? Il y a des analystes fous, hein, ça ne les empêche pas de faire un certain travail... Je veux dire que ça nous libère de certaines catégories. Ce sont des modes logiques de rapport au savoir, organisés par des mécanismes tout à fait isolables, par exemple le refoulement, c'est le mode le plus courant, pourquoi nous avons de telles difficultés... et puis le rapport de l'analyste dans la cure, chose très compliquée... ça, j'aimerais bien qu'on travaille là-dessus.

V. Hasenbalg :... (pour l'analyste, l'importance de ne pas tomber dans un savoir qui ramène à la maîtrise)

J. Cacho : Tu as raison de l'évoquer, c'est un point très difficile... la maîtrise est un exercice du moi, Freud nous l'a appris, le moi, c'est la maîtrise. Et le moi fait partie de la structure. Ce n'est pas en renonçant, en disant je ne sais rien. C'est comment cette maîtrise est nouée, comment ce registre imaginaire, ne serait-ce que d'apparaître comme quelqu'un de sachant, quelqu'un d'érudit, ou quelqu'un de versé. On voit bien l'effet imaginaire, c'est-à-dire aussi de classification de l'autre, c'est une question très délicate que celle-là.

M. Drazien : ..(question de l'angoisse de l'analyste à la fin d'une cure, comment fermer quelque chose qui a été ouvert dans une certaine dimension, un certain point où arrive le message S1 S2. Autre question, pourquoi Lacan ne s'est pas autant intéressé au rêve que Freud, mais plutôt au mot d'esprit)